

Histoires d'origines

Université d'été « Raconte-moi l'homme », Repères pour un monde plus humain

Christophe Coupé

Laboratoire Dynamique du Langage (CNRS - Université Lyon 2), Lyon

Ce texte est la version écrite d'une communication qui faisait suite à la projection du docu-fiction « Homo sapiens », réalisé par Yves Malaterre. Ce film présente les principales étapes de l'histoire de notre espèce, depuis ses origines sous des formes archaïques il y a 400 000 ans jusqu'à l'apparition de l'agriculture et de la domestication de différentes espèces animales il y a environ 10 000 ans. Nous y faisons plusieurs fois référence par la suite.

Raconter l'homme, c'est bien sûr aborder entre autres la question de ses origines. Ce que nous sommes aujourd'hui, nous le sommes devenus, façonnés par des millions d'années d'évolution biologique et culturelle. C'est de cette naissance, contée de mille et une façons depuis la nuit des temps et revisitée aujourd'hui par la science, dont il est tout d'abord question dans les lignes qui vont suivre. Au sein de cette quête s'en dessine une seconde, qui lui répond comme en miroir et que nous traiterons dans la seconde partie de ce texte : quelle est la place de cette capacité de récit, de cette aptitude à raconter le monde pour mieux en faire sens, dans cet espace ouvert, jamais correctement défini, qu'est notre Humanité ?

Raconter les origines, une question ancienne et universelle...

La question des origines de l'homme n'a pas née avec le développement des approches scientifiques ou des courants les plus modernes de la pensée. Il en est fait mention dès les premiers documents écrits de l'Antiquité, et il n'est pas absurde de penser qu'elle occupait déjà les esprits de nos ancêtres il y a plusieurs dizaines de milliers d'années.

Cette question est non seulement intemporelle, mais encore universelle. Il n'est pas de peuple, de civilisation qui ne se pose aujourd'hui la question de ses origines et n'y apporte des réponses qui reflètent à la fois la profonde unicité cognitive de notre espèce et la diversité de ses cultures.

Parmi la foison de mythologies et de religions qui s'offrent à nous, les aborigènes australiens évoquent le *Dream Time* ou *Temps du Rêve*, le temps de la naissance du monde et de ses multiples habitants. Ils transmettent de générations en générations l'histoire de *Warramungunji*, première femme arrivée d'au-delà de l'océan pour enfanter en Australie, et qui répartit ses enfants en différents territoires, leur confiant des langues différentes pour façonner en partie leurs identités respectives.

Les /Gui du Botswana croient eux en deux êtres suprêmes, !Nari et //Gama¹, le premier créateur de l'univers et le second source du mal et de la malchance. Toutes les affaires qui dépassent l'entendement humain découlent des desseins mystérieux de //Gama, qui est parfois décrit dans les mythes comme un filou jouant avec les ancêtres de différentes espèces animales d'aujourd'hui.

Les Cuiva d'Amérique du Sud, qui vivent à la frontière entre Colombie et Venezuela, auraient quant à eux émergé des profondeurs du sol en des temps reculés. Depuis ce temps, la vie se déroule comme un

¹ Les caractères /, // et ! réfèrent à des clics, sons rarement employés dans les langues du monde mais que l'on trouve principalement dans les langues des populations Khoisan du sud de l'Afrique

cycle sans fin, et la naissance d'un enfant est vue comme le retour de l'âme immatérielle d'une personne précédemment décédée. Cette âme avait attendu son heure dans la Voie Lactée, où se condensent les fumées des crémations des morts.

Ces histoires, et des centaines d'autres, aux origines lointaines et incertaines, ont toute quelque chose en commun : celle d'être, génération après génération, au centre de la vie de nombreuses communautés. En leur fournissant des repères auxquels se référer, en leur permettant de s'approprier et de partager une histoire, elles participent à la quête de chaque être humain de trouver un sens à son existence.

Quelles origines pour l'Homme, quelles origines pour le langage ? Ces deux quêtes vont souvent de pair, signe probable que nous percevons tous le rôle que tient au sein de notre humanité le langage, notre système de communication, si particulier et si distinct de ce que nous observons dans le reste du règne animal. Comme si notre intuition nous suggérait que c'est bien avant tout grâce à lui, à sa richesse et son expressivité, quelle que soit la langue étudiée, que nous pouvons échanger et créer ensemble les conditions de notre existence.

Le récit chrétien des origines ne fait pas exception à cette emphase vis-à-vis du langage, et nous offre un exemple de la relation intime qu'il est possible de lui faire nouer avec la Création. Ainsi les premières phrases de l'Évangile selon Saint-Jean :

« Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu. Et le Verbe était Dieu. »

(Évangile selon Saint Jean, Prologue 1-3)

Le langage et le Créateur se confondent, habitent un espace initialement vide et clos sur eux, mais qui sera bientôt empli selon la volonté de Dieu. Les mots sont alors si puissants que leur seule énonciation engendre les premiers éléments du monde :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux. Dieu dit : Que la lumière soit et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit. Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour. » (La Genèse, I:1-5)

Une telle puissance de la langue se retrouve dans d'autres traditions, et surpasse parfois le divin. La parole des sept rishis - les sages de l'Inde initiés aux secrets du monde par Brahman lui-même et qui ont transmis ses enseignements dans les Vedas ou d'autres textes comme les Upanishads - est ainsi si puissante que même les Dieux ne peuvent aller à l'encontre de ses effets.

Il n'est pas tout à fait exact de dire que nos ancêtres au cours de l'Antiquité ou du Moyen Âge se posaient la question de l'origine du langage. Plus précisément, ils ne la considéraient pas dans le contexte scientifique et historique qui est le nôtre. La langue première, la langue initiale, souvent considérée comme le don d'un ou de plusieurs Dieux aux hommes - dans la religion chrétienne, on parle parfois de langue *adamique* -, voici ce qui était l'objet de convoitise. Comment retrouver la première de toutes les langues ? S'agissait-il de l'hébreu, de l'égyptien ou d'une autre langue disparue ? Pourquoi tant de langues, s'il n'en existait initialement qu'une seule ? Les hypothèses ne se sont jamais taries, chacune enracinée dans son époque et sa culture. Il serait pertinent ici de rappeler l'allégorie bien connue de la Tour de Babel, l'épisode de la *confusio linguarum*. Nous en choisirons une autre, qui lui fait écho d'une façon presque mystérieuse. Chez les Indiens Quiché-Maya du Guatemala, une assemblée de Dieux façonne l'Homme. Quelque peu inquiets du potentiel de leur création, ces Créateurs soufflent un brouillard opaque devant son regard pour la prémunir de trop grandes visions. Mais les hommes croissent, travaillent ensemble, et gagnent en puissance. À nouveau soucieux de tant de pouvoir, les Dieux réduisent cette fois à néant leurs efforts de coopération et leurs rêves de grandeur en les dispersant sur de vastes territoires et en les dotant de langues inintelligibles les unes avec les autres.

Pendant longtemps, les conceptions sur nos origines ou sur celles du langage se sont ainsi inscrites dans des conceptions mythologiques, religieuses ou métaphysiques plus vastes, sans se soucier d'une approche « scientifique » du problème qui n'avait pas encore acquis ses lettres de noblesse. Néanmoins, il serait erroné de croire qu'aucun ne chercha jamais à vérifier certaines hypothèses par le biais d'expériences. On se remémorera ici les expériences du pharaon Psammétique I au 7^{ème} siècle avant notre ère, rapportées par Hérodote dans son Enquête. Pour déterminer quelle langue parmi celles qu'il côtoyait à son époque était la première de toutes, il avait confié deux nouveau-nés à des bergers, avec le devoir de les élever avec soin mais de les priver du moindre mot. L'espoir était de voir ainsi apparaître, dans des bouches vierges de toute contamination linguistique, les mots de la langue originelle. Le mot *becos* que les enfants prononcèrent, et qui signifiait pain en phrygien, aurait convaincu le monarque de la primauté de cette langue... De telles expériences, à l'éthique plus que discutable, furent en fait menées plusieurs fois au cours de l'histoire, de la *Gang Mahal* ou « Maison des Idiots » d'Akbar le Grand en Inde aux tentatives de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. Elles furent souvent sujettes à des espoirs inavoués, que masquaient des interprétations un peu hâtives.

Une histoire scientifique des origines de l'homme et du langage

Aujourd'hui, une histoire guidée par la science, ses principes et ses méthodes d'investigation aiguisés au cours des derniers siècles, tend de plus à plus à remplacer les récits alternatifs et « traditionnels ». Que nous dit-elle de nos premiers ancêtres, de leur mode de vie, de leurs errances ou de leurs succès ? Comment, en ce début de 21^{ème} siècle, a-t-elle renouvelé les conceptions antérieures, tantôt les absorbant, tantôt les invalidant ?

Cette histoire, racontée de la façon la plus objective qui soit, et avec toutes les précautions nécessaires, ne gagnerait jamais aucun prix littéraire. Imaginez un livre où des pages entières demeureraient vierges, et où des hypothèses en compétition nécessiteraient l'écriture d'un même chapitre selon quinze perspectives différentes... Notre connaissance des origines de l'Homme est encore très imparfaite. L'arbre des espèces humaines ou pré-humaines est poinçonné d'interrogations. Les comportements de nos ancêtres nous sont encore en bonne partie inconnus, de même que tout ce qui pouvait en fait constituer leurs vies.

Après avoir insisté sur la place du langage dans une éventuelle définition de ce qu'est l'Homme, il est juste de lui accorder la place qui lui revient dans les paragraphes qui suivent. Nous allons ainsi, pour la clarté de notre propos, nous attarder sur les questions qui l'entourent. Toutefois, il est bon de garder à l'esprit que ce qui peut être dit de lui peut se transposer à nombre de capacités cognitives des êtres humains d'aujourd'hui, et nous amener à réfléchir d'une façon plus large à la genèse de l'esprit humain.

Quand ? Comment ? Pourquoi ? Aucune des grandes questions concernant la mise en place de notre système de communication n'est entièrement résolue.

Le langage est-il seulement apparu récemment, pour peu que cet adverbe soit adapté à décrire une période de temps de cent mille ou deux cent mille années² ? Est-il apparu au contraire il y a quelques millions d'années, chez nos ancêtres plus lointains comme Lucy, la célèbre australopithèque découverte par Yves Coppens et ses confrères ?

Est-il apparu soudainement, à la suite d'une mutation génétique majeure, se répandant ensuite telle une trainée de poudre de quelques individus à l'ensemble de la population d'alors, sélectionné par les lois de l'évolution pour ses indéniables qualités ? Ou au contraire, et plus probablement, s'est-il graduellement installé chez les hommes, évoluant de formes de communication rudimentaires aux langues modernes dans toute leur sophistication ?

² Les échelles de temps de la préhistoire, comme certains chiffres économiques d'aujourd'hui, donnent facilement le tournis...

Est-il apparu, lui ou ses formes intermédiaires, parce qu'il conférait des avantages évidents à ses détenteurs, accroissant leur maîtrise de l'environnement et augmentant leur capacités de survie et de reproduction ? Mais si tel est le cas, et à la lumière de ce que Darwin et ses successeurs nous ont appris, pourquoi d'autres espèces que celles du genre *Homo* – le genre humain - n'en ont-elles pas bénéficié ? L'évolution a pourtant l'art de mettre au jour les stratégies gagnantes : n'a-t-elle pas conduit l'aile à se développer de façon indépendante chez les insectes, les oiseaux et les mammifères ?

Quels étaient les sujets de conversation de nos ancêtres ? Y avait-il alors plus ou moins de langues qu'aujourd'hui ? *Homo sapiens* apprenait-il parfois les langues de l'Homme de Neandertal, comme cela est suggéré par le docu-fiction « *Homo sapiens* », ou inversement ?

On le voit, aucune crainte de tomber à cours de questions en suspens ! Et les controverses plus ou moins virulentes de persister dans les mondes académiques... Une question, toutefois, mérite d'être posée et décortiquée avant toutes les autres, et ce d'autant plus que l'on aborde le domaine de la préhistoire en nouveau conquérant : comment procéder ? Comment étudier les origines du langage et de la cognition moderne ? De telles interrogations restent absentes du docu-fiction « *Homo sapiens* », et méritent d'autant plus que l'on s'y arrête.

L'expression consacrée est la suivante : « le langage ne fossilise pas ». Le cerveau, composé de matière molle, ne résiste guère à l'érosion du temps, et les restes humains de la préhistoire ne sont jamais composés que d'os ou de dents. Aucune trace directe dès lors de l'organisation cérébrale de nos ancêtres, même si la forme globale de la boîte crânienne ou quelques marques laissés par les vaisseaux sanguins plaqués contre elles nous renseignent un peu de manière indirecte. Pas de restes de cerveau donc, quelques indices indirects toutefois, mais le problème est de toute façon plus profond : le langage, tout comme nombre d'activités culturelles, n'appartient pas au domaine du matériel, et s'évanouit avec le temps qui passe au fur et à mesure que s'égrènent les mots supposés de nos ancêtres. Même avec des cerveaux ancestraux en parfait état, nos connaissances de la neurophysiologie ne nous conduiraient pas bien loin.

Faute de machine à remonter le temps ou de magnétophones paléolithiques, il n'existe donc pas d'indice direct du langage au cours de la préhistoire. Pour le linguiste et ses confrères abattus par une telle fatalité, il reste toutefois une issue au problème. Elle consiste à travailler à l'aide d'indices *indirects* du langage, à savoir les découvertes archéologiques et ce qu'elles nous apprennent de la vie de nos ancêtres. Que peut-on dire du système de communication de nos ancêtres à partir des restes matériels, corporels ou non, qu'ils ont produits, telle est la question. Qui dit approche indirecte dit également suppositions, interprétations, incertitudes. Les risques de s'égarer, de reconstruire une réalité illusoire sont importants, et appellent donc à une grande prudence et à un grand sérieux méthodologique. Face à cette difficulté, il est particulièrement pertinent de réfléchir ensemble aux questions qui résistent à chacun enfermé dans sa propre discipline. Cette mise en commun d'acquis de chercheurs d'horizons différents, linguistiques, archéologues, paléoanthropologues mais aussi éthologues, informaticiens, philosophes, psychologues etc. s'est particulièrement développée au cours des dernières années, et porte ses fruits.

Pour être un peu plus précis, nous allons considérer brièvement deux classes d'indices indirects du langage : les indices anatomiques et les indices comportementaux.

Les indices anatomiques du langage

Les indices anatomiques sont des dispositions physiologiques de nos ancêtres, à différentes périodes du passé, observées lors de la découverte de différents fossiles, qui laissent penser qu'ils avaient à disposition un langage articulé complexe. Le développement du cerveau et en particulier des aires du langage, partiellement accessibles comme mentionné ci-dessus, en est un exemple, mais d'autres éléments comme la maîtrise fine de la respiration ou le contrôle moteur de la langue ont été étudiés par les scientifiques. De telles aptitudes sont indispensables pour produire les sons des langues actuelles,

et leur mise en place au cours du passé permet donc de poser une limite inférieure – « avant, il n'était pas possible de... » - pour le développement des langues telles que nous les connaissons. Toutefois, l'indice qui a connu le plus d'échos au sein de la communauté scientifique, et entraîné les débats les plus sophistiqués concerne la descente du larynx.

Le larynx est une cavité de notre appareil de production de la parole, et joue un rôle important dans la formation des sons que nous produisons et combinons pour former nos mots et nos phrases, et ce quelle que soit la langue. Dans les années 1970, deux chercheurs, Philip Lieberman & Edmond Crelin, ont proposé qu'un aspect fondamental de la production de la parole soit la position basse ou haute du larynx dans le tractus vocal. À l'aide de modèles de production de la parole, il apparaît en effet pour eux qu'un larynx en position haute ne permet pas la réalisation des sons extrêmes des langues modernes. Or, si les hommes et les femmes adultes ont un larynx en position basse, ceci n'est pas le cas des jeunes enfants³ ou des chimpanzés. Ce n'était pas non plus le cas de l'Homme de Néandertal⁴, pour lequel des reconstructions du tractus vocal suggèrent également une position haute du larynx. Le langage articulé se serait donc développé très récemment avec l'abaissement du larynx chez notre espèce, et non dans les espèces antérieures.

La théorie de P. Lieberman et E. Crelin est aujourd'hui battue en brèche par plusieurs contre-expertises qui ont attaquées différents aspects du scénario des deux chercheurs :

- leurs reconstructions du larynx de l'Homme de Neandertal étaient vraisemblablement erronées, comme de nouvelles découvertes de fossiles – un os hyoïde pour être précis - au Proche-Orient l'ont suggéré ;
- de nouveaux modèles mathématiques et informatiques de production de la parole indiquent que la position haute du larynx ne gêne pas réellement la production de sons extrêmes ;
- certaines espèces comme les daims, dont le larynx se trouve au repos en position haute, sont capables de descendre celui-ci de façon dynamique de façon à abaisser la fréquence de leur « voix ». Ceci leur permet de se faire passer pour plus volumineux qu'ils ne sont auprès des animaux qui les entendent, puisqu'une fréquence basse trahit normalement un corps massif. Des fossiles n'indiquent que la position au repos d'une part, et en outre, cet exemple fournit un autre motif à l'abaissement du larynx que la production du langage ;
- même avec un petit inventaire de sons, il est possible de construire un système de communication fort complexe.

Parmi les différentes hypothèses que nous suggèrent ces remises en question, il est tout à fait possible d'envisager que nos ancêtres disposaient de la possibilité d'abaisser leur larynx de façon dynamique, pour paraître plus massifs qu'ils n'étaient et pour communiquer. Ce dernier n'aurait pris sa position inférieure permanente que lors d'une étape évolutive finale, chez notre espèce ou chez une espèce humaine antérieure.

Certains chercheurs, que d'aucuns jugeront ici facétieux, ont mis en avant d'autres possibilités : pourquoi nos lointains ancêtres ne communiquaient-ils pas avec les mains plutôt qu'avec la parole ? Les langues des signes modernes ne sont en aucun cas structurellement inférieures à leurs homologues orales. Cette hypothèse, déjà émise à la fin du 19^{ème} siècle, est toujours considérée avec intérêt aujourd'hui, et rend encore un peu plus délicate l'élaboration d'un scénario plausible pour le développement du langage articulé....

Même à l'abri d'éventuelles erreurs de reconstruction physiologique, l'exemple précédent est l'illustration qu'un danger majeur incite à la prudence quant aux indices anatomiques du langage : celui d'évincer un peu trop rapidement des alternatives à un scénario qui lie intimement l'organe à la fonction. Cette dernière parenté n'est jamais sûre, puisqu'elle ne peut être vérifiée directement. Ceci nous conduit à favoriser le *moyen* utilisé pour communiquer, alors qu'il est plus central de comprendre

³ Ce qui leur permet en particulier de téter et de respirer en même temps.

⁴ L'Homme de Neandertal a occupé l'Europe entre environ 450,000 et 30,000 ans avant notre ère, et s'est éteint quelques millénaires après l'arrivée de notre espèce, *Homo sapiens*, dans cette partie du monde. Il représente une des évolutions locales d'*Homo erectus*.

le *contenu* des échanges. Ce que pouvaient échanger nos ancêtres plus ou moins proches repose bien sur un socle physiologique, mais aussi et avant tout sur un univers mental partagé.

Ces contraintes et limites ne doivent pas conduire à l'abandon de recherches qui peuvent se révéler fructueuses, mais plutôt nous amener à envisager d'autres pistes. Les indices comportementaux du langage sont une de celles-ci.

Les indices comportementaux du langage

Les indices comportementaux du langage peuvent être définis comme des découvertes archéologiques qui suggèrent que pour que le comportement révélé par ses traces matérielles soit possible au sein d'une population, ces membres devaient disposer d'un système de communication proche de celui que nous connaissons aujourd'hui. Ces indices ont l'avantage d'être en prise plus directe avec les capacités mentales des individus et leur réalité culturelle.

De très nombreux comportements de nos ancêtres ont été discutés en lien avec la nécessité d'un système de communication sophistiqué, dont nous ne pouvons préciser toutes les finesses : de la maîtrise du feu aux premières traversées maritimes évoquées dans le docu-fiction, des peintures ou gravures aux premiers pendentifs de coquillages percés, la liste est longue. Une nouvelle fois, nous n'allons nous appesantir que sur un cas spécifique, mais qui a l'avantage de rejoindre tous les autres dans ses apports et ses limites : les premières sépultures.

De nombreuses sociétés actuelles offrent une dernière demeure et diverses offrandes à leurs défunts. Différentes raisons peuvent entrer en jeu, du souvenir « matériel » de la personne décédée et de sa place dans la société ou dans les cœurs – on songera ici respectivement aux pyramides et au Taj Mahal – au don d'objets qui accompagneront le défunt dans sa vie après la mort – armes du défunt mâle pour son entrée au Walhalla chez les vikings ou pièce de monnaie placée autrefois dans la bouche des morts égyptiens pour payer leur obole à Charon, le passeur du Styx. Quels que soient la raison particulière et son contexte social et historique, toutes ses situations partagent un point commun : celui d'envisager de façon religieuse ou métaphysique une vie après la mort, un au-delà qui échappe à nos perceptions directes mais où se déploie une réalité alternative à celle dont nous faisons l'expérience.

Les premières sépultures au cours de la préhistoire font couler beaucoup d'encre des stylos des paléanthropologues qui s'accordent, lorsque le caractère religieux est clairement établie, à leur concéder un pouvoir très significatif dans la prédiction des capacités mentales et langagières des individus concernés. En effet, concevoir une vie après la mort semble nécessiter deux aptitudes : tout d'abord, une pensée abstraite, apte à manier les symboles que sont par exemple les offrandes, et dégagée de l'*ici et maintenant* du monde visible. Ensuite, un système de communication apte à véhiculer les raffinements de cette pensée au sein d'un groupe d'individus, leur permettant d'établir ensemble les fondements d'une communauté de pensée sur de tels thèmes. Les premières sépultures seraient ainsi la marque de la pensée humaine dans toute sa modernité.

Bien entendu, tout ceci ne va pas sans difficultés, et les experts sont souvent en désaccord sur les premières sépultures de notre espèce et sur celles, éventuelles, d'autres représentants du genre *Homo*. Un premier problème est de distinguer les enterrements intentionnels des enfouissements accidentels. Avec le poids des millénaires et les lentes mais sûres transformations des sols, accumulation des débris et interpénétrations des couches de matériaux, il est parfois difficile de distinguer le recouvrement d'un corps de façon naturelle d'un enterrement volontaire. Le foussement de certains animaux brouille en outre parfois les cartes. L'intentionnalité établie, le second problème qui se pose est celui des motivations de nos ancêtres : ont-ils enterré tel corps mis au jour par les archéologues pour des motifs religieux, ou pour d'autres raisons ? Il est plus que raisonnable de se débarrasser d'un corps en décomposition, à l'odeur difficile à supporter et vecteur de maladies ; point n'est dès lors besoin de faire appel à des raffinements de l'esprit pour expliquer qu'un trou ait été creusé dans le sol pour se débarrasser d'une dépouille. Pour opérer la distinction comme il convient, les spécialistes sont ainsi extrêmement sensibles à la présence d'offrandes, au dépôt de larges pierres au-dessus du corps ou

encore à la position de celui-ci, éventuellement révélatrice de certaines conceptions sur la vie et la mort – une position fœtale pour indiquer un retour aux origines de la vie, les mains placées jointes pour protéger certaines parties du corps etc.

Les problèmes abordés ici reposent sur une difficulté inhérente à tous les indices comportementaux, celle de la nécessité d'un double processus d'inférence : il s'agit d'abord de passer de restes matériels au possible comportement qui les produit, et de ce comportement aux conditions culturelles, cognitives et langagières qui le sous-tendent. Les risques d'égarement n'en sont que plus forts. Le risque est grand de projeter des idées modernes sur des existences qui ne l'étaient pas, de concevoir des conditions de vie illusoire, et de surévaluer ou au contraire sous-estimer certains de nos ancêtres pour des raisons discutables. Il convient donc de faire montre d'une très grande précision dans les analyses, et de rester très prudent quant aux conclusions. Un obstacle de taille qu'il nous reste à mentionner est l'adage selon lequel l'absence de preuves n'est pas la preuve de l'absence : ce n'est pas, par exemple, parce qu'on ne découvre pour eux aucune sépulture que certains de nos ancêtres ne pratiquaient pas une pensée religieuse. L'exemple de la crémation des corps chez les hindouistes ou d'autres communautés est un exemple qui impose sa force de conviction de lui-même. Les productions ou restes matériels ne sont qu'une facette d'une vie ancrée dans la culture, et il est bien connu que certaines populations actuelles de chasseurs-collecteurs ne laissent que très peu de traces solides « tangibles » de leur existence, malgré une richesse culturelle en tout point comparable à la nôtre.

Quelques questions majeures et d'actualité

Dans le flot des incertitudes, les spécialistes de l'Homme et de ses premiers pas s'accordent sur quelques points majeurs : la très grande majorité accepte l'idée selon laquelle les hommes et femmes *Homo sapiens* qui peuplaient la Terre il y a près de 45 000 étaient en tout point identiques à nous ; un de leurs enfants n'aurait pas eu plus de mal à suivre à l'école ou à apprendre à surfer sur Internet que la jeune génération d'aujourd'hui. Un grand nombre se rassemblent autour d'une évolution graduelle des capacités cognitives humaines le long des espèces qui ont précédé la nôtre : l'idée d'un large fossé entre des *Homo sapiens* raffinés et des Hommes de Neandertal massifs et stupides a ainsi par exemple fait son temps.

Toutefois, de nombreux aspects restent à être élucidés :

- Quelles pouvaient être les formes des premières langues de nos ancêtres il y a 1 ou 2 millions d'années ? Les films comme ceux d'Yves Malaterre les représentent parfois poussant des grognements, mais comment savoir ? Est-il possible, à l'aide de comparaisons entre les langues actuelles, de remonter dans le temps vers les premières langues d'*Homo sapiens* il y a plusieurs dizaines de milliers d'années ? Et avant ?
- Quelles différences distinguent *Homo sapiens* de ses prédécesseurs ? Si l'écart n'est pas si important qu'on a pu l'imaginer, *Homo erectus* était-il capable d'une pensée religieuse ? Naviguait-il sur les océans ? Recourait-il à des pendentifs ou autres objets de parure pour signifier sa position sociale au sein d'un groupe ? Quelle était l'étendue de son aptitude à maîtriser un univers de symboles ? Pourquoi l'Homme de Neandertal s'est-il éteint peu après l'arrivée de notre espèce sur ses terres ?
- Si une *Révolution Symbolique* semble s'être produite pour notre espèce il y a environ 50 000 ans, que s'est-il passé entre l'émergence de notre espèce et celle-ci, sur un plan culturel et éventuellement sur le plan biologique ? Cette révolution n'est-elle qu'un artefact de la plus grande attention consacrée aux sites européens pour des raisons historiques ?

On pourrait allonger la liste presque à loisir. Nous ne mènerons toutefois pas plus avant ce recensement, et tenterons à la place de prendre un peu de hauteur, en soulignant les difficultés les plus centrales soulevées par toute quête des origines.

De la difficulté de penser les origines

Il est intéressant d'envisager les convergences et les divergences entre les précédents paragraphes de ce texte et le docu-fiction « *Homo sapiens* ». Ce dernier est un récit de nos origines, éclairé par le savoir scientifique dont nous disposons aujourd'hui. Visionner le *making of* de ce projet nous apprend clairement quelle a été la démarche des scénaristes : à partir des indications des spécialistes, tenter de raconter l'histoire de notre espèce à travers les événements ou étapes clés qui ont jalonné son(sa) (pré)histoire.

Cette démarche scénaristique est nécessaire : pour rendre l'histoire captivante, susceptible de capturer l'attention d'un large public, il est impossible de rendre compte en détail de toutes les hypothèses scientifiques actuelles, au risque d'aboutir à la catastrophe littéraire, ici plutôt audiovisuelle, dans les deux cas narrative, que nous évoquions quelques pages plus haut.

Une telle démarche rend nécessairement le spécialiste quelque peu ronchon, un peu parfois peut-être par jalousie et dépit de ne pas avoir été consulté, ou d'avoir vu ses hypothèses mieux prises en compte, mais avant tout par souci de voir respectée la démarche prudente et hésitante de la science. Combien de fois peut-il ruminer en son for intérieur : « ceci n'est pas exact », « on n'en sait rien », « ce n'est pas il y a 100 000 ans, mais entre 75 000 et 150 000 ans », « on n'est pas vraiment sûr de cela » ?...

C'est que si nous savons plus ou moins exactement aujourd'hui *quand* les principales étapes de l'histoire de notre espèce se sont dessinées, nous ne savons guère *comment* elles se sont mises en place. Quand bien même l'agriculture et la domestication ne remontent qu'à près de 10 000 ans, presque le temps d'un battement de cils pour le préhistorien habitué aux millions d'années de notre lignée, aucun argument définitif ne permet à l'heure actuelle de savoir exactement pourquoi elles sont apparues à cette époque, et pas à une autre ; accroissement du nombre de bouches à nourrir avec la fin de l'ère glaciaire ? Regroupement et sédentarisation partielle d'individus autour de lieux de culte ? Il faudra encore être patient pour connaître le fin mot de l'histoire.

Placer l'apparition d'un nouveau comportement dans les mains de quelques individus, au cours d'un épisode de leur vie qui aurait très bien pu ne jamais se dérouler, est forcément un choix très imagé et très hypothétique. Néanmoins, à la recherche d'alternatives à un tel procédé, notre pensée se dérobe : nous sommes habitués à faire sens du monde et à structurer son histoire à la manière d'un récit. L'évolution des situations se fait par condensation des causes et des effets, grâce à des individus, des acteurs dans lesquels s'incarnent les changements, qu'ils portent et opèrent par leur volonté. Cette lecture de l'Histoire peut être, et a été, critiquée par certains ; elle semble refléter avant tout une façon de penser qui trouve ses racines dans des recoins intimes de notre système cognitif. Le sens est donné *a posteriori*, quand il était peut-être plus fugitif au moment même des faits.

Creusons encore un peu cette idée pour affiner notre vision du docu-fiction : à plusieurs reprises, un événement extérieur, contingent, est ce qui permet à un ou quelques individus de faire une découverte. La capacité à faire sens de cet événement était déjà présente en eux, mais il manquait l'occasion, l'Eureka de la découverte. Ceci ne résout pas la question de la mise en place de cette capacité à comprendre et à intégrer l'événement. Or ceci est justement la question qui importe.

Mise en face de l'instant zéro des origines - le moment de l'émergence de quelque chose de radicalement nouveau - notre pensée s'effondre. Un peu à la manière des équations des physiciens lorsqu'ils s'approchent trop près du commencement de l'univers, un peu tel Icare trop proche du soleil. Le langage, la conscience : comment relater, appréhender le moment où leur caractère réellement nouveau s'est développé dans l'esprit de nos ancêtres ? Comment envisager une demi-pensée symbolique, ou un être à demi-conscient, sans accorder soit tout soit rien ? Le spécialiste, comme le non-expert, est confronté à ce problème ; et souvent, sans s'en rendre compte, il verse en direction de ce que lui suggère son esprit, à savoir l'individuation des causes et des effets en événements, acteurs et volontés. Le récit scientifique s'efface devant un récit plus instinctif, plus compréhensible.

Il ne faut dès lors pas être trop critique vis-à-vis des choix du cinéaste, comme le sont parfois certains savants : peut-être versent-ils parfois dans les mêmes travers, même si leur érudition et leur formation scientifique les en prémunissent plus longtemps. Certains ont bien une réponse simple et quelque peu définitive : il s'agit de refuser toute projection, toute interprétation, et se contenter du matériau brut que sont les données matérielles. Ceci est par exemple le cas pour certaines écoles vis-à-vis des peintures rupestres et de leur sens. Mais comment ne pas se sentir frustré par une constriction de la pensée et de la volonté d'en savoir plus ?

Dans la lignée de notre propension à structurer nos origines, nous projetons aussi aisément notre vie psychologique sur nos ancêtres : nos émotions, du rire à la tristesse, de l'inquiétude à la colère, mais aussi nos croyances peuplent la vie de nos ancêtres. En jouant sur cette corde (du) sensible, les scénaristes, une fois de plus, ne traduisent guère qu'une vision très humaine, qui dépasse l'écriture d'une histoire dans un roman ou un scénario. Il n'est pas question ici de vouloir aller à l'encontre et de condamner une telle façon de faire : l'unité psychique de tous les êtres humains, au-delà des vernis culturels, ne saurait être remise en doute, et est probablement née avec notre espèce il y a plus de 100 000 ans. Il convient juste de dire à nouveau que l'élément mystérieux est bien la mise en place de cette unité de ressentis et de pensée dans les brumes de la préhistoire. Comment concevoir les expériences et les sensations de nos ancêtres les plus lointains sans les assimiler à ce que nous connaissons le mieux, à savoir nous-mêmes ?

Raconter une histoire, c'est presque toujours la prendre en main. C'est y apporter presque autant que ce que l'on en retire. Raconter les origines de l'homme, c'est ainsi tenter d'habiter son passé, avec souvent pour tentation de s'occuper de la décoration intérieure, l'intérieur des têtes de ceux qui nous ont précédé.

Histoire d'origines, origines de l'histoire...

Nous nous sommes efforcés de présenter quelques réflexions sur les origines de l'homme et la façon de les mettre en récit. Cette façon dont l'homme fait sens de ses origines, et plus généralement du monde, en les structurant à l'aide de stratégies narratives, nous semble un élément digne d'intérêt. C'est pourquoi nous souhaiterions réfléchir de façon un peu plus approfondie dans la seconde partie de ce texte sur ces fondements, et sur ce qu'ils représentent au sein d'une histoire et d'une définition de l'Homme et de l'Humanité.

Raconter une histoire, c'est encore créer des liens, des représentations - dans une vision assez étymologique de ce terme - du monde, et par là-même en faire sens. Cette appréhension spécifique du monde, nous voudrions défendre l'idée qu'elle est l'unique apanage de l'Homme. Non pas tenter, comme tant d'autres s'y sont essayé, de définir le seul et unique élément fondateur de l'Humanité. Mais néanmoins d'insister sur la place particulière de ce rapport au monde, au sein de la mosaïque d'évolutions qui ont conduit à ce que nous sommes aujourd'hui. Pour ce faire, nous allons nous intéresser aux comportements d'un animal sans nul doute apprécié du plus grand nombre : la tique.

La notion d'*Umwelt*

La tique a connu son heure de gloire scientifique à la charnière des 19^{ème} et 20^{ème} siècles. À cette période en effet, Jakob Johann von Uexküll (1864-1994), homme de science estonien et allemand, s'est attaché à décrire et à comprendre la vie de ce petit insecte. À la suite d'expériences rigoureuses, il a démontré que cette vie se découpe en une succession d'épisodes très précis, qu'il est possible d'isoler de la façon qui suit.

Dans une première phase de son existence, et malgré ses différents sens, la tique n'est sensible qu'à la lumière. Grâce à la photo-sensitivité de sa peau, elle peut se déplacer de lieux de faible luminosité vers

des lieux où l'intensité lumineuse est plus grande. Dans un monde dépourvu de lampes de poche, de lampadaires ou d'écrans de téléphone portable rétro-éclairés, ceci la conduit à se diriger d'une manière générale vers le haut, c'est-à-dire en direction de la source principale de lumière de notre planète : le soleil. Le plus souvent, la tique escalade des brindilles jusqu'à en atteindre le sommet ; ne pouvant alors aller plus haut, elle s'immobilise.

Quelle peut être l'expérience du temps de la tique ? Ceci reste une énigme des plus mystérieuses, mais il est clair qu'elle attend désormais autre chose. Arrivée en haut au sommet - même modeste - qu'elle gravissait, elle a mis de côté son appétence pour la lumière pour focaliser toute son attention sur une substance chimique bien spécifique : l'acide butyrique. Cet acide est une substance émise par tous les mammifères, et va indiquer à la tique si une proie potentielle passe à proximité. Lorsqu'elle perçoit une variation importante de la concentration d'acide dans l'espace qui l'entourne, elle se laisse choir de son promontoire. Si la chance est avec elle, elle va alors tomber sur l'animal, rongeur, renard, être humain etc. qui passait par là, et entrer dans une troisième phase de sa courte vie. Si elle échoue, un nouveau changement s'opère dans son comportement : revenue bredouille à son point de départ, elle retrouve le premier épisode précédent, et se met à nouveau en quête de la lumière. Si au contraire elle réussit à s'agripper au mammifère, la troisième et dernière phase de son comportement va l'amener à son objectif final⁵.

La tique n'est plus maintenant sensible qu'à la chaleur, et l'acide butyrique et la lumière ne recueillent plus la moindre de ses faveurs. Elle se déplace à la surface du corps de l'animal jusqu'à trouver un des endroits les plus chauds, et commence alors son festin : la chaleur traduit la proximité du sang sous la surface de la peau, et la tique ne s'est déplacée que pour trouver l'emplacement le plus favorable à son repas.

À partir de son travail sur la tique, Jakob von Uexküll a proposé un concept qui porte le nom d'*Umwelt*, ce qui pourrait se traduire en français par « le monde autour, le monde qui entoure ». Ce terme traduit le monde d'expériences subjectif dans lequel vit tout organisme, que ce soit une tique, une pieuvre, un éléphant ou un être humain. Comme nous l'avons vu, le premier de ces 4 animaux vit dans un monde de lumière, de substances chimiques et de chaleur. Ces stimuli et leurs variations constituent le monde qu'il habite et tente de maîtriser à sa façon.

Chaque être vivant possède son propre *Umwelt*. Une raison à cela est tout d'abord que différentes espèces possèdent des sens différents, ou tout au moins des développements variables de ceux-ci. Nous connaissons bien sûr les cinq sens humains, et nous avons vu ceux de la tique. Nous pourrions ajouter que de nombreux organismes basent une partie de leurs comportements sur diverses phéromones, que d'autres, plus rares, comme les dauphins ou les chauve-souris, pratiquent l'écholocation, et enfin que certains animaux sont bien mieux équipés que nous pour sentir le monde : les requins possèdent par exemple, outre les 5 sens qu'ils partagent avec nous, 2 sens supplémentaires qui leur permettent de détecter les variations de courants électriques ou de concentration de différents composants chimiques dans l'eau.

Mais il y a plus que cela. En effet, un écart manifeste trouve sa place entre les sensations élémentaires et l'appréhension à un plus haut niveau qu'un être vivant peut en faire. C'est la distinction qu'il est possible d'opérer entre la *sensation* et la *perception*, la seconde étant l'élaboration de la première par l'appareillage cognitif de l'animal. En effet, chaque organisme, selon ses caractéristiques cognitives, traite à sa façon les informations qui lui parviennent de ses organes sensoriels pour évaluer le comportement à adopter. En fonction de l'espèce, de sa cognition et ultimement de ses gènes, une même sensation, par exemple la vision d'un autre animal dans l'environnement, va pouvoir induire des expériences perceptuelles très différentes et *in fine* des réactions fort diverses. La présence d'un animal ne sera pas évaluée de la même façon par une proie et un prédateur et la chaleur traitée bien différemment par la tique et un animal cherchant de l'ombre en plein soleil.

Les attentes du système cognitif, qui viennent structurer les informations sensorielles, nous jouent parfois des tours, ce qui permet d'ailleurs de bien mesurer l'écart entre sensations et perceptions. Les

⁵ Il est très vraisemblable que la tique n'éprouve aucune conscience de ses objectifs. Le langage et ses images nous ramènent une fois de plus à la narration et à l'importance qu'elle concède à la volonté des actants du récit.

illusions sensorielles en sont un bon exemple : trompés par notre cerveau, nous faisons par exemple l'expérience du mouvement alors que nous voyons une forme tout ce qu'il y a de plus statique.

La vie de la tique, structurée en phases si distinctes, lors desquelles certaines sensorialités sont fonctionnelles et d'autres inopérantes, renforce cette idée que l'esprit, ou d'une façon plus neutre le système cognitif, impose sa conception du monde. Il crée son Umwelt, le monde qui l'entoure, autant qu'il en prend connaissance.

La tyrannie de l'expérience

C'est sur ce rapport au monde défini ou plutôt dicté par l'appareil cognitif que nous voudrions nous appuyer pour notre argumentation. Il existe selon nous, en effet, une différence fondamentale entre l'Umwelt des animaux et celui, parfois appelé *Lebenswelt*, des êtres humains.

Jakob von Uexküll, toujours lui, a précisé dans son livre intitulé La Théorie du Sens la chose suivante (notre traduction) : *puisque aucun animal ne joue jamais un rôle d'observateur, on peut supposer qu'il n'entre jamais en relation avec des objets neutres*. Comment comprendre cette phrase ? L'animal ne serait jamais capable de s'extraire de son monde de perceptions pour en apprécier le caractère relatif. Une tyrannie de l'expérience s'exerce en un sens sur lui : jamais il ne lui est permis de lever un pan du voile qu'est son appréhension directe du monde qui l'entoure, une appréhension dénuée de toute conscience d'une médiation représentationnelle. Il ne peut en fait pas comprendre qu'entre le monde réel et les expériences qu'il en fait, il existe une différence, qui est à l'origine de sa façon de percevoir et qui crée les parois de son Umwelt. Cette différence, c'est le processus de représentation du monde par ses sens et son esprit, un processus que l'on appelle parfois la *sémiose*, c'est-à-dire la capacité de créer du sens à travers la représentation de la réalité. Un animal vit dans son Umwelt, mais s'en jamais s'en apercevoir.

Pour comprendre un peu mieux cette subtilité, nous pouvons nous reposer sur deux exemples, issus respectivement des philosophies grecque et bouddhique. Le premier est celui de l'allégorie de la caverne de Platon dans La République, où des individus se trouvent enchaînés devant la paroi d'une caverne de façon à ce qu'ils ne puissent pas tourner la tête. Sur l'écran de pierre, ils observent des ombres, dont Platon nous dit qu'elles sont celles de scènes à l'extérieur de la grotte éclairées par le soleil. Leur condition les maintenant dans l'ignorance, les esclaves ne peuvent comprendre qu'ils assistent à une représentation du monde, et lui attribuent en conséquence la primauté du sens.

Dans le courant de pensée bouddhiste, nous trouvons également l'idée que le monde dont nous faisons tous et toutes l'expérience n'est en partie qu'illusion. Pour accéder à une certaine forme de vérité et se libérer de ce qui cause notre souffrance, il est en particulier nécessaire de se défaire de l'idée de la permanence du moi, du sentiment d'unité de notre personne. Dans certains de ses prolongements, ce concept est poussé encore plus loin. Ainsi, selon les écrits de l'école Yogâcâra, fondée par les frères Asanga et Vasubandhu entre le 4^{ème} et le 5^{ème} siècle de notre ère, le monde réel, le monde des phénomènes, n'est jamais qu'un pur produit de notre pensée. Il n'y a plus ici en quelque sorte de représentation, puisque c'est la pensée elle-même qui se trouve au premier plan de l'existence. La tâche ne nous incombe toutefois pas ici de défendre plus avant de telles propositions.

Comment se distingue l'Homme des autres animaux ? Nous pensons que c'est en partie par son aptitude à se libérer de la tyrannie de l'expérience et de l'immédiateté du monde.

Nous disposons de la faculté, si intime qu'il est difficile de déposer des mots sur elle, de décrire le monde et de l'appréhender autrement que par nos perceptions « directes ». En un sens, nous savons nous tenir à distance, considérer des possibilités alternatives aux objets de nos expériences, déchirer le voile qui nous empêche de concevoir le monde autrement que tel qu'il se présente à nous.

Cette aptitude repose sur notre compréhension du processus de *sémiose*, sur notre capacité en tant qu'êtres humains de comprendre le jeu de cache-cache entre les signes et ce qu'ils représentent. Les entités du monde ne sont pas pour nous prises dans un rapport direct et immuable ; une chose peut en représenter une autre, mais pas seulement de la façon dont un chimpanzé peut apprendre avec difficulté qu'un petit carré bleu peut désigner une banane. Observer un panneau de sens interdit à l'entrée d'une rue, ce n'est pas seulement savoir qu'il est interdit de s'engager dans cette direction,

c'est aussi comprendre que le panneau signifie ce message, et qu'il pourrait bien en être autrement, la convention eût-elle été différente. Le panneau renvoie à autre chose : les véhicules ne doivent pas passer comme cela. Chaque être humain fait ainsi l'expérience d'un Umwelt tissé de relation de signes. Il n'est pas en cela différents des autres animaux, qui interprètent sans cesse les signaux de leur environnement comme autant d'indices dotés d'un sens particulier et aptes à guider leur comportement. Mais à la différence de ces derniers qui ne perçoivent jamais les processus sémiotiques qui les constituent, l'Homme peut prendre conscience de la *toile sémiotique* à laquelle il se trouve asservi, et en jouer le cas échéant.

Le langage et l'utilisation que nous en faisons traduisent les aspects précédents. Dans leurs fondements tout d'abord : un mot représente autre chose grâce à la maîtrise que nous avons de la relation conventionnelle - et spécifique à chaque langue - qui le lit en tant que chaîne de sons à un référé. Shakespeare l'a si joliment dit dans son *Romeo et Juliette* :

*"What's in a name? That which we call a rose
By any other word would smell as sweet."*

(Romeo and Juliet, II, ii, 1-2)

(Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons une rose sentirait aussi bon, l'eussions-nous dénommé autrement.) (notre traduction)

Le dialogue du Cratyle de Platon entre Gorgias et Hermogène, sur le lien de nature ou de convention entre les mots et les choses qu'ils dénomment, résonne en écho de nos propos sur l'Umwelt et la compréhension du processus de sémiose : la très grande majorité des animaux⁶ qui recourent par exemple à un système de communication vocal ne semblent jamais capables de concevoir autre chose qu'un lien intrinsèque entre leurs cris et les entités auxquels ils réfèrent, quand nous saisissons bien le conventionnel de la relation entre les mots et leurs référés. Les études sur l'apprentissage initial du langage par les bébés nous suggèrent d'ailleurs quelque chose à ce sujet : avant l'âge de deux ans, le petit enfant n'apprend qu'assez lentement de nouveaux mots et leurs significations. Cependant, une transformation s'opère à un moment, et ouvre la voie à une véritable *explosion lexicale* : l'enfant est désormais capable d'apprendre plus d'une dizaine de mots par jour ! Ne peut-on pas penser que par une alchimie encore inconnue, l'enfant réalise à cette époque de sa vie la nature du signe linguistique ?

L'utilisation que nous faisons du langage s'inscrit elle aussi dans notre capacité toute particulière à faire sens du monde. Par nos discours, nous exerçons en effet notre capacité à lire le monde avec recul vis-à-vis de nos expériences directes. En écoutant ceux d'autrui, nous sommes conscients qu'ils ne sont qu'une référence à la réalité, et non la réalité elle-même. Ils peuvent d'ailleurs se révéler approximatifs ou erronés. L'utilisation de métaphores, constructions qui jouent sur les proximités de certains concepts, sont une manifestation claire de notre habileté dans la manipulation des relations de signification. Et entre un indicatif et un subjectif, un monde de possibles prend place : deux articulations bien distinctes se dessinent entre le message de la phrase et la réalité. Il pourrait pleuvoir : cette simple phrase nous indique que même s'il ne pleut pas à l'instant précis, nous pouvons tout à fait envisager une réalité alternative où des trombes d'eau s'abattraient du ciel. L'animal peut bien sûr adapter son comportement à ces deux situations selon son intérêt, d'une manière façonnée par l'évolution. Est-il cependant capable d'en envisager l'alternative, et de penser qu'il pourrait ne pas pleuvoir alors qu'il pleut ?

Pour résumer, nous pourrions dire que l'homme est un animal capable de comprendre la représentation d'une entité par une autre, que ce soit un mot pour une chose, une expérience sensorielle pour un événement du monde réel, ou tout autre relation de signification. Si nous reprenions les comportements que nous avons abordés plus haut dans ce texte, de la pensée religieuse à la conception

⁶ Hormis peut-être nos plus proches cousins grands singes comme le laissent supposer les études menées sur eux depuis plusieurs décennies.

de pendentifs ou de peintures rupestres, nous pourrions voir qu'ils supposent tous implicitement cette capacité, qui semble ainsi être un des locus centraux de notre Humanité. Cette capacité sémiotique ne nie pas l'importance de notre héritage biologique. Tout comme les autres organismes, nous sommes les produits d'une longue histoire évolutive, et nombre de nos comportements, de nos réactions, de nos capacités cognitives, sont guidés par des lois biologiques. Néanmoins, il est en notre pouvoir de nous en émanciper en partie, en décidant du sens que nous souhaitons conférer à cet héritage.

Conclusions

Alors que ce texte touche à sa fin, l'impression de n'avoir pas répondu à une des requêtes posées initialement reste vivace : comment les aspects que nous avons tenté d'aborder peuvent-ils fournir la moindre piste, le moindre ancrage pour vivre un peu mieux une vie d'Homme ?

Du point de vue du chercheur, qui ne peut qu'être modeste et limité, la réponse à cette requête peut être quelque peu paradoxale, dans le sens où elle semble à la fois évidente et évanescence. Evidente dans le sens où il est commun de dire que la connaissance est par elle-même source de liberté. Heureux celui qui pénètre les causes secrètes des choses... Comprendre les origines de l'Homme, c'est mieux comprendre celui qu'il est aujourd'hui.

Evanescence cependant, dans le sens où la science nous apprend qu'elle n'a pas à décider pour nous de la signification que nous conférons aux choses du monde. Maurice Merleau-Ponty entame son dernier essai, *L'Œil et l'Esprit*, par la phrase suivante : « *La science manipule les choses et renonce à les habiter* ». Même si nous ne l'interprétons pas tout à fait selon les conceptions phénoménologiques de son auteur, elle nous semble suggérer la distance juste à adopter vis-à-vis de l'apport scientifique. L'homme, animal sémiotique, a toute liberté pour jouer avec les signes et décider du sens à attribuer aux multiples aspects de son existence et de son Umwelt. La science peut nous fournir une meilleure compréhension de ce libre arbitre, de cette relation si particulière au monde ; elle ne nous dispense aucunement de l'exercer, et ne peut réellement nous guider dans son exercice. Passer outre et voir en la science une source intrinsèque de progrès social et moral, c'est revenir aux erreurs initiales du positivisme. Mais à l'inverse, nier ses apports potentiels, qui peuvent être de puissants outils pour mieux comprendre le monde et assumer notre condition humaine, c'est la diaboliser en la prenant pour ce qu'elle ne peut être. Dans les deux cas, c'est pratiquer ce que Pascal a appelé la confusion des ordres, et sortir la science du niveau qu'elle doit occuper pour la placer dans un ordre supérieur, celui de la justice ou de la morale, qu'elle n'a pas vocation de structurer.

La science ne nous dit pas comment exercer notre liberté, tout au plus nous en précise-t-elle certains des déterminants et l'héritage biologique qui pèse sur elle sans jamais totalement l'enfermer. Elle nous dit qu'elle préfère rester un peu en retrait et nous laisser investir le monde, en prendre la mesure et l'habiter pleinement. Cette liberté est aussi une responsabilité qui nous échoie tous, de toujours devoir construire ensemble et emprunter un chemin qui peut mener vers plus d'humanité ou plus d'inhumain. Comme toute responsabilité, elle peut être à bien des égards une peur, un poids, ou une solitude. Mais c'est aussi, comme le rappelait Oscar Wilde, face à cette difficulté que se révèle ce qui peut être source de grandeur, et face à la tentation de choisir le mauvais chemin, la possibilité offerte d'agir un peu mieux en tant qu'Homme.

La statue est concentrée dans un unique moment de perfection. L'image qui colore la toile ne possède aucun élément spirituel qui la ferait progresser ou changer. Si image et statue ne savent rien de la mort, c'est parce qu'elles ne savent pas grand-chose de la vie, car les secrets de la vie et de la mort appartiennent à ceux, et seulement à ceux qu'affecte le déroulement du temps et qui ne possèdent pas seulement le présent mais aussi le futur et peuvent se relever d'un passé de honte ou sombrer après un passé de gloire.

Oscar Wilde

Une courte bibliographie pour aller plus loin...

Carrière, Jean-Claude, 2000. *Raconter une histoire*. Femis.

Carfantan, Serge, 2002. Leçon 71, Le Langage et la réalité. Site *Philosophie et spiritualité*
<http://sergecar.club.fr/index.htm>.

Cheng, Anne, 1997. *Histoire de la pensée chinoise*. Editions du Seuil.

Dortier, Jean-François, 2004. *L'homme, cet étrange animal... Aux origines du langage, de la culture et de la pensée*. Editions Sciences Humaines

Hombert, Jean-Marie (sous la direction de), 2005. *Aux origines du langage et des langues*. Fayard.

Klein, Richard G., 1999. *The Human Career, Human Biological and Cultural Origins*. Chicago and London: The University of Chicago Press.

Lee, Richard B. & Daly, Richard (sous la direction de), 1999. *The Cambridge Encyclopaedia of Hunters and Gatherers*. Cambridge, UK : University Press.

Merleau-Ponty, Maurice, 1985. *L'œil et l'esprit*. Gallimard.

Wayne, A. L., 1971. *In The Beginning Was The Word: (The Genesis of Language)*.

Les traductions de la Bible sont celles de : De Brouwer, D. (1975). *La Bible de Jérusalem. La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'école biblique de JERUSALEM*. Editions du Cerf.